

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville . . . . \$ 4.00

Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

OTTAWA, JEUDI 9 AVRIL 1891

LE NUMERO 2 CENTS

Le Prince Napoleon

EXTRAITS DES MEMOIRES INEDITS DE GEORGES THIÉBAUD

(Suite)

LES PRINCES PHILOSOPHES

Au fond, chez le prince, comme chez beaucoup d'hommes de haute origine, l'esprit philosophique dominait et éternait le besoin d'agir.

C'est une des formes de l'abdication que de se réserver trop longtemps pour une action exceptionnelle.

C'est par ce seul côté que se motivait, sans se justifier cependant, la rébellion du prince Victor.

Cette révolte demeure franche ment impardonnable, puisqu'elle n'a rien produit qu'un schisme d'opinion, un déchirement domestique et un pitoyable exemple.

Des manifestes ne sont pas un aliment suffisant à l'activité et à l'ambition des politiques qui s'agitent dans les cadres de tous les partis, et surtout du parti bonapartiste, que tant d'affinités rattachent à la démocratie républicaine et socialiste.

Le prince Victor ne s'est donné, lui aussi, qu'à produire des manifestes, et il les trouva beaucoup moins bien que son père. Celui-ci, du moins, sait fixement ce qu'il veut et la politique qu'il entend maintenir.

"En fait de manifestes, il n'y a que Napoléon qui fasse recette." Et un autre jour, à des délégués de province qui le venaient voir :

"Que voulez-vous que fasse, mes chers amis, sans événements ? Faites-moi des événements et je vous ferai de la politique."

Tout l'homme est là, avec son esprit endiablé mais didactique, fournissant une excuse à son inaction. Les délégués auraient pu répondre : "Que les princes commencent !"

Mais tous nos princes français, pères et fils, oncles et neveux, sont las de la période héroïque. Ils vivent en riches bourgeois retirés des affaires. On les importune un peu des qu'on vient troubler leur quiétude studieuse ou mondaine, on réclame d'eux un peu d'action conforme à leur histoire. Ils sont très heureux comme cela. Un petit cercle de fidèles qui les écoute philosophier et qui leur donne de l'Altesse et du Monseigneur, suffit à ranimer pour eux l'illusion des splendeurs éteintes. Si l'on ressuscite pour eux la sempiternelle loi des suspects et qu'en les taxe d'espionner, il ne s'en défendent pas outre mesure ; mais c'est surtout pour en faire accroire à leur petit millier de partisans, qui sont ainsi très satisfaits pendant quelque temps.

"Au vrai, il n'y a jamais l'ombre de conspiration et la République qui enlève à ces princes Paris, le

boulevard, la Comédie et les séances de l'Institut est une bien injuste marâtre. L'exil est encore le seul côté par lequel nos princes demeurés princes. La vérité est qu'ils s'ennuieraient toute la politique au diable pour pouvoir se promener librement à Paris comme le dernier de nous.

Cela est vrai pour les princes d'Orléans, cela est vrai pour les Napoléons. Ce n'est pas avec de telles dispositions qu'on met jamais un pays en mouvement.

Aussi bien de tous côtés, dans le parti napoléonien, qu'il fut bonapartiste républicain avec le père ou impérialiste réactionnaire avec le fils, il n'y avait, en dépit de quelques grandes idées survivantes, qu'une indigence d'action presque absolue. Les troupes restaient sans direction réelle, un peu débandées, un peu découragées, n'ayant plus d'autres occasions de se manifester qu'aux élections législatives. Là, par suite de négociations, elles ne rencontraient plus, faute de mieux, que des candidats monarchistes, les candidats de l'Appel au peuple ayant cédé à leurs alliés de l'union conservatrice leur part de suffrage universel.

Il était à présumer que le jour où un homme nouveau ranimerait par quelque côté leur vieillesse éteinte, toutes ces troupes reflueraient violemment vers ce candidat, entraînant après elles leurs états-majors épuisés.

Nous verrons ce fait se produire quand l'homme se montrera. A ce moment, l'homme n'était pas venu et le Suffrage universel sommeillait.

VI L'EXIL

Le prince partit pour l'exil. Absent de Paris et retenu à la campagne, j'eus le regret de ne pouvoir me joindre à ceux de ses amis personnels qui le saluèrent à son départ. Je lus dans les journaux qu'il avait en partant, malgré l'importance d'une telle séparation, affirmé une fois de plus la République qui venait cependant de lui enlever la patrie.

J'avais eu l'occasion d'aller lui rendre visite quelques jours avant que la loi d'exil ne vint en discussion. Il en était fort attristé et ne se faisait aucune illusion sur l'issue du débat.

"Oh ! c'est fait, me dit-il, je vais quitter la France et reprendre le chemin de l'exil où j'ai déjà passé toute ma jeunesse. Encore, moi, j'ai un asile à l'étranger. J'ai Prangins où je vais chaque été. J'esquiverai de me persuader que l'exil dure cette fois plus longtemps que de coutume."

Quel singulier gouvernement ! fit-il. A l'âge où les gouvernements peuvent devenir éternels, celui-ci, par une sorte de frayeur chronique, devient féroce. Il donne à penser qu'il n'a pas encore, après quinze ans, la sécurité ni le lendemain ! Cependant, ajouta-t-il (le politicien reprenant aussitôt le dessus), la prescription de ses adversaires est bien souvent, c'est triste à dire, interprétée par la masse comme une preuve de force.

SOUVENIRS DE VICTOR-EMMANUEL

Il changea de thème pour donner un autre cours à ses pensées et dit un mot du jeune héritier royal de Portugal qui venait d'épouser la princesse Amélie d'Orléans.

"C'est mon neveu, dit-il, il est venu me voir ici. Il est gentil, il est blond comme un étudiant d'Heidelberg. Me voilà l'allié des d'Orléans, maintenant ! J'ai écrit à ma belle-sœur, la reine Maria Pia : "Je vous aime beaucoup, mais du moment que vous vous mariez avec d'Orléans, je ne vous aime plus."

Puis il s'étendit sur le propos de ses bonnes relations avec le roi Humbert son beau-frère, et sur la vive affection que lui portait aussitôt le prince Emmanuel, hanté sans doute par la pensée qu'il allait faire, pendant l'exil, de longs séjours en Italie.

"Mon beau-père, dit-il, était très bon et très généreux. Je pouvais tout lui dire. Ah ! ce n'est pas ma faute si cent mille Italiens ne

sont pas venus nous donner du renfort pendant la guerre. J'avais mené à bien la mission que l'Empereur m'avait confiée, quelques jours avant la bataille de Sedan. Je m'étais rendu précipitamment près de Victor-Emmanuel et, sur mes instances, il s'était décidé à intervenir. C'était fait. Puis, à la nouvelle du désastre, le Roi accourut tout troublé me prendre dans ses bras :

"Eh bien ! je t'ai échappé belle. Quelle bêtise j'allais faire, mon cher Napoléon, par affection pour toi !"

"J'aurais eu besoin d'argent pour ma politique, poursuivit-il, que Victor-Emmanuel m'en aurait donné. J'aurais trouvé sous ma serviette le montant d'un château quelconque vendu pour m'être serviable. A quoi bon ? Je ne suis pas riche et personne cependant n'a donné plus que moi d'argent politique. Le journal Le Napoléon m'a coûté les yeux de la tête. J'ai donné beaucoup aussi, en 1873, au moment où une restauration royaliste était imminente. Les journaux coûtaient beaucoup et ne rapportaient en échange aucun avantage. Ceux qui sont chargés de les vendre s'en vont, avec leur paquet sous le bras, chez le marchand de vin, et les rédacteurs viennent ensuite vous dire que leur dernier article a fait beaucoup d'affaires."

Et, joignant la mimique à la parole, le prince reproduisait en parlant l'attitude du canotier grelottant et ratatine qui serre sous son bras son lot de papier invendu, en absorbant sur le zinc un mazagran réconfortant.

VII PRANGINS

La loi d'exil fut votée, le prince quitta la France et je ne le revis, en Suisse, qu'en décembre 1887, à la veille de la campagne boulangiste, dont il fut le seul instruit pour les deux raisons que je vais dire.

A mes yeux, la campagne boulangiste était la mise en œuvre de beaucoup d'idées du prince Napoléon, au profit d'un autre que le prince Napoléon et, par conséquent au détriment du prince Napoléon.

La conception primitive que je m'étais formée du boulangisme avait pour conséquence inévitable le déclassement politique de la masse bonapartiste au profit de la République et la substitution d'un nom nouveau dans l'orne plébiscitaire au nom de Napoléon, qui en demeurait en quelque sorte le détenteur historique, de mémoire si non de fait.

Sedan avait détruit la légende militaire de Napoléon. C'était maintenant la légende plébiscitaire qui allait s'éteindre sous les millions de suffrages donnés à un autre qu'aux Napoléons.

En conscience, si cette destruction m'apparaissait comme un service à rendre à la République, il n'était pas possible de se dissimuler qu'elle portait un coup décisif à toutes les espérances du prince Napoléon, car on n'est vraiment détruit que par ce qui vous remplace.

Était-il admissible que ce coup lui vint de moi, en qui il avait souvent, avec une si captivante expansion, versé les avertissements de son espérance et de son esprit ? C'était un détournement, et en quelque sorte un vol d'honneur, dont je voulais au préalable m'expliquer avec lui et m'excuser à ses yeux.

En outre, je sentais bien que le prince était le seul adversaire sérieux que nous fussions exposés à rencontrer dans le domaine plébiscitaire. Seul le prince Napoléon pouvait nous faire obstacle, si le parti républicain, se souvenant à propos que le prince avait été des siens contre le 16 Mai, avait opposé le prince au général boulangier. Celui-ci risquait, dans cette hypothèse, d'essuyer finalement le plus piteux échec.

Il était donc prudent de savoir comment le prince envisagerait cette campagne, où il avait à peu près toutes les chances d'être trompé ; de s'assurer, non de son concours qui était inefficace, mais de sa neutralité qui était utile. L'avoir pour soi n'était rien, l'avoir contre

soi était grave, car si le prince avait eu des effectifs républicains accrus des effectifs bonapartistes entraînés que fût-il resté au général Boulanger.

J'arrivai à Prangins le 10 décembre et, en arrivant, on me remit un billet du prince, ainsi conçu : "Je vais à Genève, je rentrerai pour dîner, chauffez-vous en attendant."

J'avais apporté quelques violettes que je fis mettre dans sa chambre avec ces mots : Fleurtes de France pour le prince Napoléon. J'employai les heures d'attente à bouquiner dans la bibliothèque et, s'il faut tout dire, mon désœuvrement fut tel que j'y fis des vers, de détestables vers, que je laissai sur la table du prince avec cette dédicace : "Vengeance d'un homme qui attend le prince Napoléon. Je crois bien que la poésie est venue à déplorer ce furtif attentat."

Quand le prince entra, il me dit en riant : "Des fleurs ! des vers ! vous me comblez !"

"Dites, monseigneur, que je vous amadoze, parce que je viens littéralement vous dépouiller, vous voler, vous causer un préjudice dont je m'excuse d'avance."

Et la longue causerie qu'on devine suivit son cours.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME PAR MGR D'HULST

Dans son oratoire, le conférencier annonce qu'il a fini de philosopher. Après un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de la morale, il s'est attaché, dans les trois derniers discours, à vérifier les bases rationnelles de la science des mœurs.

Le rôle est double : elle nous garde ce que la libre pensée suppose à tort ; elle nous donne ce que la libre-pensée promet en vain.

Les modernes réformateurs de la morale ont voulu ébranler les vieux fondements du devoir : la liberté, l'obligation, la sanction. On peut les convaincre d'erreur par la discussion philosophique, et c'est ce que Mgr d'Hulst a fait, avec sa science profonde et sa logique serrée ; mais ce n'est pas là ce qui les empêchera d'exercer sur les masses l'influence malfaisante d'une doctrine favorable aux passions.

Qui donc trouvera le secret de se faire écouter de la multitude en prêchant la doctrine opposée, celle qui conseille de remonter les pentes au lieu de les descendre ? C'est le christianisme. Il n'en est pas à son coup d'essai : il a déjà fait prévaloir dans le passé les trois vérités qu'on attaque aujourd'hui.

D'abord, il a défendu la liberté ; non pas que les docteurs chrétiens aient méconnu les difficultés du problème. La théologie, au contraire, avec le dogme du péché originel, avec les mystérieuses questions de la prescience divine, du concours divin et de la prédestination, semble ajouter à l'énigme de l'action libre de nouvelles obscurités ; ou plutôt elle en signale que les philosophes n'avaient pas aussi nettement aperçues. Mais si les controverses théologiques n'ont pas dissipé les ombres, elles ont servi à faire ressortir la fermeté du témoignage que l'Eglise catholique ne cesse de rendre au libre arbitre ; car entre les opinions permises et les erreurs condamnées, la principale différence consiste en ceci : que les premières expliquent divers sèment comment la liberté subsiste, tandis que les secondes la sacrifient.

Mais c'est surtout par son enseignement pratique que l'Eglise a

pris en mains la cause du libre arbitre et en même temps, du devoir absolu et de la vie future, base et couronnement de la morale.

Pour arrêter le torrent des doctrines matérialistes qui menacent de ruiner la morale, une digue existe c'est le catholicisme, c'est l'éducation chrétienne au foyer et à l'école, c'est l'organisation chrétienne de la société. Qu'on ne dise pas que cette ancienne discipline, qui s'était imposée aux mœurs de nos pères, a perdu sa valeur.

Aujourd'hui encore, là où on l'applique, elle produit les mêmes fruits qu'autrefois. Pensent-ils à cela, s'entrevoient dans un très beau mouvement d'éloquence, ceux qui veulent arracher à l'influence chrétienne la famille, l'école et la société ? Ils seraient alors, de parti pris, les entrepreneurs de la démolition générale. Car on voit bien ce qu'ils ont à la morale publique, on ne voit pas ce qu'ils lui rendent. Ils sont coupables à tout le moins d'une criminelle légèreté, et le devoir étroit des croyants est de faire prévaloir contre eux, à force de dévouement et de sacrifices, le foyer chrétien, l'école chrétienne le milieu social chrétien.

L'orateur développe, dans un tableau plein de vie, les bienfaits qu'assure à un peuple cette triple restauration, qui n'a rien à voir avec les réactions politiques. Il conclut que le remède de la morale est dans nos mains et que l'Evan-gile tient ses promesses en nous gardant tous les principes sa veurs que la libre-pensée nous ravit.

A la place de ce qu'elle supprime la morale de la nouvelle école annonçait la prétention de faire apparaître des équivalents meilleurs ; à la place d'une liberté pré-existante, l'évolution des volontés vers l'idéal d'une liberté future ; à la place du devoir impératif, une morale persuasive procédant par l'épuration des instincts ; à la place des peines et des récompenses, une conception de plus en plus désintéressée de la vie humaine.

La discussion critique qui a rempli les précédentes conférences a péremptoirement prouvé que ces promesses sont vaines et aboutissent à la faillite. Le christianisme les reprend à son compte et il est en mesure de les tenir.

D'abord c'est à lui qu'il appartient de faire progresser la volonté humaine vers une liberté toujours plus grande ; non pas en la déclarant d'abord impossible, ce qui est une singulière façon d'en préparer l'éclosion dans l'avenir, mais en la déclarant existante et perfectible. La morale chrétienne nous affirme notre liberté, nous aide à l'acquiescer par la doctrine de pardon, par celle de la grâce, par la méthode de l'ascétisme, qui de l'esclavage des passions conduit l'âme, de degrés en degrés, jusqu'à l'émancipation parfaite, à la sainteté.

En second lieu, la morale chrétienne est la seule qui sache élever et purifier les instincts. Elle a opérée cette merveille dans les sociétés barbares, elle l'opère tous les jours chez les peuples sauvages ou arriérés, par le ministère des missionnaires.

Enfin s'agit-il de faire monter la volonté humaine jusqu'aux sommets de la vertu désintéressée ? Là encore, la morale chrétienne peut faire des promesses, et le christianisme seul les accomplit ; et comment ? En intraduisant l'amour dans le devoir.

Oui, c'est bien là le privilège de la morale chrétienne. Partout où leurs devoirs restent à l'état d'abstraction. Kant l'appelle un "nom sublime." On ne se passionne pas pour un nom. Mais aux yeux du chrétien, le devoir, c'est le bien suprême ; le bien, c'est le Dieu vivant. Et si cette bonté souveraine semble trop loin de nous, elle saura s'approcher dans l'incarnation et forcer l'amour dans les excès divins dont se compose le mystère de notre rédemption.

Dans une péroraison ardente, l'orateur s'adresse à Jésus crucifié, hommes à l'aimer, puis à son auditoire pour l'adjurer d'accueillir son Sauveur et de lui livrer ses espérances, afin qu'il les transforme en la perfection désintéressée de son amour.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COCHER DANS TOUT LES GENRES ET TOUTS LES PRIX, CHE

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DE SES ARTICLES QUELLE VEND

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

Tapisseries POUR Pans et PLAFONDS.

Desains récents, élégants et artistiques, A très bon marché au Nouveau Magasin de Tapisseries et de Peintures.

J. B. DUFORD, 70 RUE RIDEAU

MESDAMES,

Le temps est arrivé de faire le grand ménage et de décorer les pans de vos appartements. C'est aussi le temps avant qu'il y ait foule de laisser vos commandes de Tapisseries, Blanchissage, Teintage et de Peintures DE TOUTES SORTES.

Estimés fournisseurs.

J. F. BELANGER, 159 Rue Bank

Téléphone No. 92.

ENEZ :: EXAMINER

Nos Articles et les prix pour notre VENTE Annuelle à BON MARCHÉ. Montres en Or et en Argent. Chaines, Joints, Epinglettes et Boucles d'Oreille. Aussi Argenterie, Horloges et Objets de Fantaisie. Le plus fort Stock de la ville en Gros et en Detail.

98 RUE RIDEAU.

A. & A. F. McMillan

Reparations de Montres et Bijoux une spécialité.

NOUS ETALONS

LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ DE

Voitures d'Enfants

DE TOUT OTTAWA.

Elles viennent des premières Manufactures Canadiennes et Américaines.

On trouvera nos prix bas.

Ceux qui veulent de ces VOITURES D'ENFANTS économiseront en venant les acheter maintenant.

COLE'S National M'fg. Co. 160 RUE SPARKS.

PLUS D'ASTHME OPPRESSION, CATARRHE, BRONCHITE, etc. par le POUSSIERE CLEVER. A obtenu les plus hautes récompenses. — Dépôt dans toutes les pharmacies.

LA VALLEE DE L'OTTAWA

Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA

ABONNEMENT

Un An en Ville . . . . \$ 2.00

Un An par la Poste . . . 1.0

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes : Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines 234 rue Wellington.

Agents des célèbres fournitures "Superior Jewel"

KENDALL'S SPAVIN CURE

OFFICE OF CHIEF OF DISTRICT, CLEVELAND RAY AND TRUSTEES BANK BUILDING, CLEVELAND, OHIO, Nov. 23, 1888.

Dear Sir: I have always purchased your Kendall's Spavin Cure, and I have found it to be the best medicine on earth. I have used it on my stallions for three years. CHAS. A. BRYAN, Manager Troy Laundry Station.

KENDALL'S SPAVIN CURE

OFFICE OF CHIEF OF DISTRICT, CLEVELAND RAY AND TRUSTEES BANK BUILDING, CLEVELAND, OHIO, Nov. 23, 1888.

Dear Sir: I have always purchased your Kendall's Spavin Cure, and I have found it to be the best medicine on earth. I have used it on my stallions for three years. CHAS. A. BRYAN, Manager Troy Laundry Station.

KENDALL'S SPAVIN CURE

OFFICE OF CHIEF OF DISTRICT, CLEVELAND RAY AND TRUSTEES BANK BUILDING, CLEVELAND, OHIO, Nov. 23, 1888.

Dear Sir: I have always purchased your Kendall's Spavin Cure, and I have found it to be the best medicine on earth. I have used it on my stallions for three years. CHAS. A. BRYAN, Manager Troy Laundry Station.

KENDALL'S SPAVIN CURE

OFFICE OF CHIEF OF DISTRICT, CLEVELAND RAY AND TRUSTEES BANK BUILDING, CLEVELAND, OHIO, Nov. 23, 1888.

Dear Sir: I have always purchased your Kendall's Spavin Cure, and I have found it to be the best medicine on earth. I have used it on my stallions for three years. CHAS. A. BRYAN, Manager Troy Laundry Station.

KENDALL'S SPAVIN CURE

OFFICE OF CHIEF OF DISTRICT, CLEVELAND RAY AND TRUSTEES BANK BUILDING, CLEVELAND, OHIO, Nov. 23, 1888.

Dear Sir: I have always purchased your Kendall's Spavin Cure, and I have found it to be the best medicine on earth. I have used it on my stallions for three years. CHAS. A. BRYAN, Manager Troy Laundry Station.

KENDALL'S SPAVIN CURE

OFFICE OF CHIEF OF DISTRICT, CLEVELAND RAY AND TRUSTEES BANK BUILDING, CLEVELAND, OHIO, Nov. 23, 1888.

Dear Sir: I have always purchased your Kendall's Spavin Cure, and I have found it to be the best medicine on earth. I have used it on my stallions for three years. CHAS. A. BRYAN, Manager Troy Laundry Station.

KENDALL'S SPAVIN CURE

OFFICE OF CHIEF OF DISTRICT, CLEVELAND RAY AND TRUSTEES BANK BUILDING, CLEVELAND, OHIO, Nov. 23, 1888.

Dear Sir: I have always purchased your Kendall's Spavin Cure, and I have found it to be the best medicine on earth. I have used it on my stallions for three years. CHAS. A. BRYAN, Manager Troy Laundry Station.

AND HOME Stock Farm, Imported Heron Horses.

PARFUMS ESS. URIZA SOLIDIFIES

iste d'Ottawa

Table with columns: M, P, M, A, M, F, M, M. Rows of numbers and prices.

ÉNEAU

MILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE

LE CANADA

Journal Quotidien du soir
LA VALLEE DE L'OTTAWA
Journal Hebdomadaire à 16 pages

BUREAUX : 414 et 416 Rue Sussex
OTTAWA, ONT.
Jeudi 9 Avril 1891

ECHOS DU JOUR

M. A. Dunlop, M. P. P. était hier au Russell.
M. J. Frémont, M. P. maire de Québec était hier à Ottawa.

Il vient de mourir en Russie un militaire qui avait connu personnellement Napoléon I.

On attend d'un moment à l'autre la mort de M. le Grand Vicar Doucet, de la Malbaie.

Les étudiants de Montréal vont faire une ovation à Sarah Bernhardt ce soir ou demain.

L'affaire de la Nouvelle-Orléans a déjà perdu toute son importance. Tout se terminera bourgeoisement.

Le bruit court à Londres que le marquis de Lorne sera nommé le premier gouverneur général de la Confédération Australienne.

Le chemin de fer C. A. R. y fait une excursion à Montréal demain à l'occasion de la visite dans cette ville de Sarah Bernhardt.

L'ÉVENING JOURNAL annonce que l'hon. M. Abbott remplacera l'hon. M. Colby dans le cabinet et que Sir A. T. Galt deviendra leader du Sénat.

Dans le cours des sept dernières années, il n'y a pas eu moins de 56 personnes qui ont été incarcérées à l'Asile des aliénés de Buffalo, sans être aliénées.

M. N. S. Perley le plus jeune fils de feu M. Perley ex député d'Ottawa a épousé hier Mlle Forbes fille de M. A. Forbes autrefois de la maison Bassell & Forbes.

M. Bryson ex M. P. et M. N. Poupore député de Pontiac ont visité, hier, la ferme expérimentale en compagnie d'une quarantaine de cultivateurs du comté de Pontiac.

On nous apprend que le Dr Dionne, du COURRIER DE CANADA, a été nommé percepteur du revenu de l'Intérieur, à Québec, en remplacement de M. George Larue qui a été mis à la retraite.

L'ÉVENING JOURNAL serait en faveur d'un système de donnes pour les nations favorisées, surtout avec l'Angleterre. Nous pourrions ajouter avec toutes les nations qui voudraient nous rendre la réciprocité.

L'hon. M. Mercier vient d'écrire une longue lettre à l'ÉLECTEUR. Il est en bonne santé, entouré de Canadiens français et il charme ses loisirs en lisant tous les journaux depuis l'UNIVERS jusqu'à l'ÉVENING.

Les trois élections provinciales à la Nouvelle-Ecosse qui ont lieu mardi, ont été remportées par des libéraux, quoique ces mêmes comités aient choisi des conservateurs pour la Chambre des Communes. Ce sont les comités de Hants, Antigonish et Cape Breton.

Il était rumored hier, à Montréal, que les propriétaires de l'ÉTENDARD avaient demandé la police provinciale pour se protéger contre les menaces de l'honorable G. Duhaime qui voulait, dit-on, faire enlever la presse de ce journal, dans le cours de la journée.

M. l'abbé Gosselin, de l'archidiocèse de Québec, a obtenu de Son Excellence le cardinal archevêque de Québec la permission d'aller à passer quelques mois en Europe pour visiter les différents endroits où a vécu Mgr de Laval, et compléter ses recherches historiques, en vue d'une deuxième édition de son livre, dont le besson se fait déjà sentir, en vue aussi d'autres travaux importants qu'il a entrepris.

L'Assemblée des actionnaires de la Justice a lieu hier. On a lancé par télégraphe, quelques minutes avant la séance, la rumeur suivante :

Un individu qui n'a pas un centin d'intérêt dans le journal se serait adressé hier, à une personne qu'il croyait si et, et lui a annoncé qu'il se proposait de faire irruption dans l'Assemblée, de faire déchirer tous les livres et registres de la compagnie et de faire expulser par la violence M. Pelletier et ses amis, s'ils font de vouloir résister à l'arbitraire pour exécuter leurs droits d'actionnaires.

Un comité d'hommes politiques de ce pays vient de se former dans le but de faire faire deux portraits de M. Gladstone, l'un pour être offert au club libéral de Londres, et l'autre pour être placé dans la galerie des hommes publics au parlement d'Ottawa. L'hon. M. Laurier est le président du comité général chargé de l'entreprise, l'hon. M. Mowat est le président du comité d'Ottawa et les chefs libéraux des autres provinces sont les présidents des divers comités provinciaux.

Des arrangements ont été pris avec M. J. C. Forbes, un artiste de talent, qui parviendra à peindre pour Londres, où M. Gladstone a consenti à poser à sa résidence privée.

Le STANDARD de Londres, après avoir obtenu des renseignements aussi complets que possible de toutes les parties du monde, dit que la récolte de blé cette année ne suffira pas à la consommation. En Angleterre et en Hongrie la perspective est assez bonne, mais la France, la Belgique, l'Allemagne, la Russie, et presque tous les autres pays de l'Europe sont menacés d'un désastre agricole par suite de la rigueur de la saison.

Aux Indes, la récolte sera de beaucoup au-dessous de la moyenne.

Le STANDARD dit avoir pas de détails sur la récolte de blé en Amérique, mais ajoute que, si abondante qu'elle soit, elle ne suffira pas à combler le déficit dans le reste du monde.

Reglement de Comptes

III

Nous reprenons aujourd'hui la série d'articles qui commencent la question de nos comptes, et dont la publication a été suspendue afin de pouvoir faire connaître in extenso la lettre pastorale collective touchant la question scolaire. Cette lettre tombait bien, s'intercalait à merveille parmi les articles en question, puisque, dans notre opinion, la situation où se trouvent nos coreligionnaires du Manitoba a été préparée par le parti castor. Il est le premier coupable, et le mandement en froc dont les fanatiques d'une autre race frappent, aussi en plein front ceux qui parlent notre langue.

La presse de notre pays, généralement peu habituée à entendre parler le langage franc, énergique et non partisan qui est celui du CANADA, a été quelque peu désorientée à la lecture de nos deux articles, mais l'équilibre s'est rétabli, la plupart des confrères ont reproduit les parties saillantes de ces écrits et la grande majorité est bien de notre avis : le castorisme tombe pour ne plus se relever.

Si libéraux et nationaux pouvaient après l'affaire Riel planter une tente commune sur un terrain nouveau et y vivre décemment, il n'en était pas ainsi pour les castors. Ces hommes n'étaient pas un parti proprement dit et ce n'était pas la question nationale qui les groupait. Ils ne représentaient que le préjugé, la haine du progrès et l'amour de leurs affaires personnelles ou de caste.

Dans le parti conservateur ils avaient présentés deux physionomies également détestables, si le parti était très puissant, les castors pouvaient servir de modèles de chiens couchants, ne voyant que du beau et du bon là même où il y avait un mal réel, un abus ou un commencement de tyrannie ; si le parti était faible, le castorisme les faisait chanter, lui menaçait de emburles et le jetait dans des impasses très critiques.

Les conservateurs ont été dérivés d'eux assez providentiellement et sans être obligés, comme M. Mercier, de faire de l'éclat. Mais ce n'est pas tout, ils ont été par les libéraux, nous sommes certains que M. Mercier, fatigué d'eux comme il l'était, n'aurait pas hésité à les débaucher et déjà nous les prenons en pitié croyant qu'il allait être obligé de tolérer ces alliés-là toute une autre durée de parlement. Ruyter ne peut gouverner à été une heureuse trouvaille pour les souverains constitutionnels, mais pour un premier ministre c'est le comble de l'humiliation.

Si les castors n'avaient ennobli le chef du gouvernement que sur la question de patronage et de patronage, passe encore, mais il est parvenu à nous soumettre, dans son programme politique diamétralement opposé à son programme d'autrefois, à ses vœux présents et à ses projets de réformes. Bien plus, nous satisfaisons l'ambition de M. Mercier, nous avons les questions courantes, les castors ont soulevé des questions nouvelles d'une nature dangereuse et délicate, qu'aucun parti n'aurait osé aborder avant. La question d'Israël est la principale et c'est elle qui a sans contredit révélé l'ennemi qui dormait et donne le prétexte à ceux qui désiraient bouleverser la constitution trop favorable à nos intérêts de Catholiques et de Français.

Ces castors ont tellement dénaturé ce parti qui voulait s'appeler national que c'est justement depuis cinq ans que les intérêts de notre nationalité sont le plus en danger. Et cela devait nécessairement arriver. Dans tous les pays les hommes qui appartiennent à cette école sont un danger pour la religion et pour la nation. Ce sont des orgueilleux qui perpétuent le non servium et qui, atteints de l'illégitimité, comment par ruiner les partis qui les tolèrent et finissent par causer des catastrophes.

M. Mercier les connaissait bien, il les avait combattus pendant de longues années et rien ne lui prouvait qu'ils eussent changé. Mais il fallait vivre, il fallait une majorité. Les castors seuls pouvaient la lui donner tout comme la Droite a déjà été la planche de salut de plusieurs cabinets républicains en France.

M. Mercier a payé cher, bien cher cet appui. Il a subi tant d'affronts, il a dû se soumettre à une telle contrainte, garder un silence si fatigant parfois que les plus sévères d'entre nous considèrent qu'il a été assez puni. Son parti n'a pas moins souffert. Ce parti s'est trouvé dans la position de certaines familles où l'entrée d'un élément étranger est le signal de la discorde et de l'injustice. Les premiers enfants sont maltraités, leur juste place au foyer et à table est contestée et ils sont bientôt forcés de partir.

Mais c'est surtout notre nationalité qui a reçu les plus forts coups. Tous les actes politiques imposés à M. Mercier par la gente castor ont eu pour effet de nous diviser profondément, puis de refroidir les Anglais qui nous voulaient du bien et, ce qui est pis, de rendre plus fanatiques et plus entreprenants les autres, ceux qui par doctrine ou par manie veulent notre déchéance. Ces derniers ont trouvé chez les castors des alliés précieux, qui préparaient la mine et y plaçaient la mèche.

De tous les Français du Canada ceux d'Ontario et du Manitoba sont bien ceux qui ont le plus à se réjouir de la chute du parti castor. Nous avons été les plus grandes victimes, comme on le verra

TELEGRAPHIE

EUROPE

MENACÉ D'EFFONDREMENT
L'ES, (PAC de Calais), 9 avril.—La ville de Lens se trouve en partie menacée, depuis quelques jours, d'un effondrement général.

LES ITALIENS EN AFRIQUE
ROME, 9 avril.—Les nouvelles d'Afrique deviennent de plus en plus mauvaises ; on annonce que non-seulement Mélik refuserait de reconnaître le protectorat d'Italie, mais qu'il aurait maltraité les Italiens résidant dans ses Etats et les aurait obligés de quitter le pays aussi rapidement que possible.

LES OUVRIERS EN BELGIQUE
BRUXELLES, 9 avril.—La situation devient de plus en plus mauvaise dans la province de Liège. Deux mille ouvriers métallurgiques chôment. Le gouvernement a ordonné l'occupation militaire des chantiers de la grande société Cockerill.

LES ITALIENS EN AFRIQUE (suite)
De Harar, les Italiens auraient également dû prendre la fuite.

LES ITALIENS EN AFRIQUE (suite)
Les nouvelles disent aussi que M. di Rudini ne suit pas l'exemple de M. Crispi, qui cachait la vérité sur les choses qui se passent en Afrique.

VOLEURS DE GRAND CHEMIN
CLERMONT FERRAND, 9 avril.—Le plateau de Geroy vient d'être le théâtre d'une attaque à main armée.

BANQUET DE RÉHABILITATION
LE MANS, 9 avril.—Au mois d'octobre dernier, un cultivateur habitant le quartier de la route de Laval, au Mans, disparait sans laisser de nouvelles. On a depuis fait de vaines recherches afin de le retrouver.

MORT DE L'OTARIE
PARIS, 9 avril.—Contrairement à ce qui a été annoncé, ces jours derniers, par plusieurs journaux, l'otarie du Jardin des Plantes, morte récemment d'une maladie de cœur contractée pendant la période des grands froûts de l'hiver dernier, n'a pas été remisée.

CAPTURE D'UN INCENDIAIRE
NEW-YORK, 9 avril.—Un nommé Meyer Soloman, négociant dans le Blue Island avenue, à Chicago, a été arrêté pour avoir mis le feu à son magasin, après avoir fait assurer son stock pour une somme de \$15,000 représentant à peine la moitié de la valeur réelle des marchandises. L'incendiaire a été écroué en attendant son procès.

GROS SCANDALE
SIOUX FALLS, D. S., 9 avril.—Albert Foster, un professeur de musique et l'un des membres les plus considérés de la congrégation d'un des temples protestants les plus importants de cette ville, a été arrêté sous l'accusation de polygamie. Foster a pour le moins quatre femmes vivantes, qu'il a épousées successivement au Canada, dans l'Indiana, dans l'Ohio et au Kentucky. Ces quatre femmes représentent à peine la moitié de la valeur réelle des marchandises. L'incendiaire a été écroué en attendant son procès.

ATTACHE NOCTURNE
BOSTON, 9 avril.—M. Aloys Gambo, boulanger, rue Sacrée, était, dans la nuit de la nuit d'avant hier, occupé près de son four, dans le sous-sol, quand il entendit des bruits bizarres. Il monta par une échelle et se trouva en présence de trois malfaiteurs qui, à l'aide de ciseaux à froid, s'occupaient à forcer le tiroir-caisse de son comptoir.

SUICIDE DÉTERMINÉ
MARSEILLE, 9 avril.—Un suicide a causé samedi soir une vive émotion dans un quartier de l'Écamp.

COURRIER DE BERLIN
BERLIN, 9 avril.—Toutes les explications qu'on a données jusqu'à présent sur l'affaire des fonds des Guelles sont erronées. Voici, d'après une source certaine, comment les choses se sont passées en réalité. M. de Bötticher appartenait à M. Bötticher et au comte Douglas la somme nécessaire pour tirer son beau père de l'embaras financier dans lequel il se trouvait. Plus tard seulement, alors que cette dette commençait à lui peser, il avoua sa situation au prince de Bismarck. Ce dernier en fit rapport à l'empereur Guillaume Ier, qui donna l'ordre de prendre la somme nécessaire sur les fonds des Guelles. C'est ainsi que MM. Bötticher et Douglas ont été remboursés avec de l'argent pris sur des fonds d'État destinés à combler efficacement les menues du parti habsbourgeois.

NOUS OFFRONS

1 TRAINAUX VALANT \$1.00 pour \$0.75
1 do do do 1.00 do .75
3 do do do 1.50 do .00
6 do do do 2.25 do 1.50
1 do pour lebe do 3.25 do 2.34

QUI LES AURA ?
E. G. Laverdure & CIE.

69 & 75 RUE WILLIAM.

Un des plus grands embarras pour les négociants en fer d'obtenir quelque chose de bon ou de valeur extra dans leurs achats d'articles de consommation, c'est le préjudice qu'ils éprouvent à acheter un livre de bon calibre, et puis vous avez votre choix sur des centaines de présents agréables et utiles livrés à votre examen. Venez voir chez

STROUD BROS.

RUES RIDEAU ET SPARKS.

REMERCIEMENTS AU PUBLIC !

A Mes Clients.

A Mes Créanciers.

John Casey, CHARGÉ D'AFFAIRES.

Mon Stock de Printemps

Bottes et Chaussures

Pantoufles

R. J. DEVLIN.

Metropolitan Mfg. Co.

Ecole des Beaux Arts

44 Rue Bank, Coin de la Rue Wellington, Ottawa.

Au-dessus du Collège de Musique

Ouverte du 1er Novembre au 1er Mai

Nos Conditions.

\$10 de Marchandises à 25cts par semaine.

557 Rue Sussex

Le remède de Dieu pour les catarrhes

CATARRH

Montres et Bijouteries

Le "HUB"

WM. CODD, Propriétaire.

THE PRESS

(NEW-YORK) POUR 1891.

Quotidien, Dimanche, Hebdomadaire.

Le N. Y. Press n'est l'organe d'aucune faction ; ne tire aucune ficelle et n'a aucune vengeance à assouvir.

Le plus remarquable Succès Journalistique de New-York.

Le Press est un JOURNAL NATIONAL.

Le N. Y. Press est un magnifique journal de vingt pages touchant à tous les sujets du jour de quelque intérêt.

Le Press hebdomadaire contient toutes les matières les plus importantes parues dans les deux éditions quotidiennes et du dimanche.

Comme Journal Annonce

THE PRESS

Quotidien et Dimanche, un an - \$5.00

Quotidien seulement, un an - \$4.00

Édition du Dimanche, un an - \$1.00

Hebdomadaire, un an - \$2.00

AVIS

A. C. LAROSE

FERRONNERIES

McDougall & Cuzner

INTERCOLONIAL

La Route directe entre l'Ouest et tous les points du bas St. Laurent, de la Baie de Chaleur, province de Québec ; ainsi que les points de la Nouvelle-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, l'île du Prince Édouard, le Cap Breton, les îles de la Madeleine, Terre-Neuve et St. Pierre.

Les chars des trains express directs sur le Chemin de l'Intercolonial sont brillamment éclairés par l'électricité et sont chauffés par la vapeur de la locomotive même, ce qui ajoute considérablement au confort et à la sécurité des voyageurs.

Les passagers pour la Grande Bretagne et le Continent, quittant Montréal le vendredi matin arrivent à temps pour prendre le vapeur de la maille, le Samedi à Halifax.

Les passagers pour la Grande Bretagne et le Continent, quittant Montréal le vendredi matin arrivent à temps pour prendre le vapeur de la maille, le Samedi à Halifax.

Les passagers pour la Grande Bretagne et le Continent, quittant Montréal le vendredi matin arrivent à temps pour prendre le vapeur de la maille, le Samedi à Halifax.

Les passagers pour la Grande Bretagne et le Continent, quittant Montréal le vendredi matin arrivent à temps pour prendre le vapeur de la maille, le Samedi à Halifax.

Les passagers pour la Grande Bretagne et le Continent, quittant Montréal le vendredi matin arrivent à temps pour prendre le vapeur de la maille, le Samedi à Halifax.

Les passagers pour la Grande Bretagne et le Continent, quittant Montréal le vendredi matin arrivent à temps pour prendre le vapeur de la maille, le Samedi à Halifax.

Les passagers pour la Grande Bretagne et le Continent, quittant Montréal le vendredi matin arrivent à temps pour prendre le vapeur de la maille, le Samedi à Halifax.

Les passagers pour la Grande Bretagne et le Continent, quittant Montréal le vendredi matin arrivent à temps pour prendre le vapeur de la maille, le Samedi à Halifax.

EPICERIES!

—LIGNE COMPLETE—

D'Épiceries de Familles Choieses

PRIX COUJANT

C. NEVILLE

56 Rue George.

VINS ET LIQUEURS.

97 RUE RIDEAU.

CHARBON!

Bien Criblé

O'Reilly & Heney,

BLOC RUSSELL

Rue Sparks

Canada Atlantique.

Nouveau Service Rapide

La Ligne la Plus Courte et la Plus Rapide.

En activité le 27 Octobre 1890.

8.00 A.M. REAL rapide arriant

5.00 P.M. REAL rapide arriant

1.45 P.M. L'EXPRESS DE BOSTON

12.00 MIDI Express de Boston et New-York

12.30 Express rapide de Montréal, Québec et Halifax.

9.45 P.M. Express rapide de Montréal, Québec, Halifax, St. Jean, N.B., tous les points sur l'Intercolonial et le Sud.

LIGNE D'OMNIBUS

Des SOUMISSIONS CACHETÉES

AUX CONSTRUCTEURS

Le "HUB"

WM. CODD, Propriétaire.

LA GRANDE V

—EST—

CONTINU

Plus Grand S

Nos Prix Etouant

Venez en Foule Profit

Manne.

Pigeon, Pigeon

- et C

A LA BOULE D

49 & 51 RUE RI

OTTAWA

TAPISSER

Importations du Printemps

W. HOWE

Block Howe, rue Ride

393 rue Cumberland

A PROPO

DE

CASQUETT

Chers Maman et Papa

aller chez Woodcock

trine et sa grande exposition

quelles. Il y a des casquettes

lours de toutes formes et de t

cors les plus nouvelles ont

res qui ne cassent pas. Ensu

de casquettes avec des fleure

en galons d'or et de si bas p

plus bas prix. Pensez donc p

cents je puis acheter chez W

LA GRANDE V

—EST—

CONTINU

Plus Grand S

Nos Prix Etouant

Venez en Foule Profit

Manne.

Pigeon, Pigeon

- et C

A LA BOULE D

49 & 51 RUE RI

OTTAWA

TAPISSER

Importations du Printemps

W. HOWE

Block Howe, rue Ride

393 rue Cumberland

A PROPO

DE

CASQUETT

Chers Maman et Papa

aller chez Woodcock

trine et sa grande exposition

quelles. Il y a des casquettes

lours de toutes formes et de t

cors les plus nouvelles ont

res qui ne cassent pas. Ensu

de casquettes avec des fleure

en galons d'or et de si bas p

plus bas prix. Pensez donc p

cents je puis acheter chez W



FEUILLETON du CANADA

UNE Histoire Vraie!

PREMIERE PARTIE

Certainement Roland devait être malade, très malade. Autrement il aurait écrit.

Ce soir-là, un samedi de juillet Alice se sentait plus nerveuse, plus abattue que de coutume. Il lui semblait que tout à coup elle allait apprendre un malheur soudain, elle se saillit.

— Ecoutez donc, Aristide... on monte le dernier étage; c'est quelqu'un qui vient chez nous... Les pas du visiteur se rapprochaient, une voix forte et joyeuse appela du dehors:

— Alice! Alice!

— La jeune femme se dressa, toute pâle, à demi défaillante.

— Roland... la voix de Roland c'était bien lui, en effet. En apercevant son frère, elle jeta un grand cri, et glissa dans les bras qu'il lui tendait; et quand elle l'entourant de baisers, mangée de caresses elle le força de s'asseoir. Puis s'agenouillant devant lui:

— Toi, c'est toi! Tu arrives à l'heure même où je désespérais de te revoir! Je te croyais mort, disparu dans les solitudes moroses de cet affreux pays... Je veux te regarder, me prouver à moi-même que je ne rêve pas... Si tu savais combien j'étais malheureuse!

Il fallut que le jeune homme racontât tout le voyage depuis le départ de Paris, sans omettre un seul détail. On ne le lui aurait point permis! Comme son beau-frère et sa sœur le trouvaient changé! L'être désespéré qui fumait son pays, que ques mois auparavant le cœur plein de dégoût, venait heureux et confiant dans la destinée.

— Pense donc que j'ai dix mille francs de plus! Ma petite Alice! Oh! tout va me réussir maintenant, je suis tranquille.

— Dix mille francs que tu as payés bien cher.

— Fais-le lui donc entendre raison, mon cher Aristide! Une balle au défaut de l'épaule ce n'est pas une blessure bien grave.

— Si tu étais mort... — Puisse que suis vivant! Il dat recommencer une seconde fois le drame qui s'est passé. Sa sœur ne se laissa pas le rendre. Quelle affreuse créature que cette Mlle Readish!

— Tout va bien, conclut Aristide. Vous voyez, Alice, que vous avez raison. Notre frère a raison. Il avait raison jusqu'au fond de l'abîme. Sans se décourager, il a lutté vaillamment, et voici maintenant victorieux... Comme aux jours de misère, ces trois états, unis par une tendresse commune, restèrent à causer de l'avenir jusqu'à une heure avancée. Le lendemain était un dimanche; Aristide et Alice s'étaient congédiés à l'heure où ils construisaient! On usait, le jour de vacances en courtoisie la campagne et les bois, et dès le lundi, Roland se mettrait en route. Il irait voir le bon René Salverte; puisque maintenant les toutes nouvelles portes s'ouvriraient devant lui. Cette visite chez René Salverte était une affaire d'importance. M. Montfranchet échangea les trois quarts de sa somme volée et Mlle Readish contre des titres au porteur qui lui enfonça mystérieusement avec une raie acide d'avare. Mais il guettait vainement une occasion qui lui permit de jeter le masque. Elle ne se présente qu'à un commencement de l'année suivante. Un matin, en allant à son bureau, Roland acheta, presque sans y songer, un de ces petits journaux qui ont la spécialité des faits divers à sensation. A la première page, on lisait l'entrefilet suivant:

Le lendemain, un peu avant midi, Roland se présentait dans le bureau de René Salverte.

— Toi! enfin! je t'admire maintenant, et tu connais papa, hein? Lui, admirer quelqu'un... c'est raide! De vrai, je suis fier de me savoir ton ami, car tu l'es conduit en héros, mon bon. Tout simplement!

— Ne plaisante pas. C'est à toi que je dois ma situation présente car tu ignores, que j'ai désormais le loisir d'attendre. Grâce à Dieu je ne suis plus condamné à subir l'imperte quelle besogne, sous peine de mourir le faim.

— Tu n'attendras pas. C'est toujours la même chose, parbleu! Les gens dans le besoin n'inspirent confiance à personne. Je t'ai trouvé une position superbe; mais allons déjeuner. Je te raconterai cela.

Roland voulut emmener son ami au Café Anglais, comme le jour de leur première rencontre. Il se plaisait, depuis son retour, à revivre ses souvenirs, comme s'il goûtait une âpre joie à évoquer les temps disparus.

— Ecoute-moi bien, dit René, voici. Un de mes camarades vient d'acheter une charte d'argent de change. Il te prend chez lui (avec promesse de t'intéresser à ses affaires au bout de quelques mois. Tu toucheras six mille francs d'appointements pour commencer. Est-ce assez beau! Ne me remercie pas. Tu ne dois qu'à toi-même ce que tu brillamment réussis. Quand les journaux de Paris ont raconté tes exploits contre les cow-boys dans le Far West, mon camarade G. G. Darril s'est emballé sur toi. J'ai fait ton éloge, j'ai célébré tes mérites, et sachant avec soin ta pauvreté, si honorable qu'elle me paraît. Tu devines le reste. G. G. Darril prend possession, le 1er septembre; jusque là, repose-toi de tes fatigues. Tu ne l'as pas volé!

Alors commença pour Roland une existence nouvelle. Pendant le mois de vacances qu'on lui accordait, il combina des plans financiers pour qu'un jour il se sentît sûr de la voir posséder de quatre cent mille francs. Certainement, sa nouvelle position l'aide à supposer des bénéfices imaginaires. Mais, pour improviser une fortune, il faut de ces coups de Bourse qui, brusquement, enrichissent les uns et ruinent les autres. Ayant pris la résolution de ne rien modifier à son existence très modeste, il vécut aussi simplement que par le passé. Tous les matins, il arrivait le premier au bureau de l'agent de change, rue Louis-le-Grand, et travaillait assidûment jusqu'à cinq heures du soir. Ses chefs et ses collègues l'aimaient et l'estimaient pour la gaieté de sa nature, pour son entrain à abattre de la besogne, pour les services quotidiens qu'il rendait à tout le monde. Sous une inaltérable et bonne humeur, Roland cachait la sourde impatience qui le rongait. En serait-il donc réduit à garder improductive une si grosse somme d'argent?

Vers le mois de novembre, il sut habilement se débarrasser de deux de ses précieux bank-notes. Un Anglais avait à toucher, à la charge de M. Darril, un bordereau de 200,000 francs. Roland réserva pour lui les deux cents billets lui confia et désintéressa l'insulaire en valeurs anglaises. M. Montfranchet échangea les trois quarts de sa somme volée et Mlle Readish contre des titres au porteur qui lui enfonça mystérieusement avec une raie acide d'avare. Mais il guettait vainement une occasion qui lui permit de jeter le masque. Elle ne se présente qu'à un commencement de l'année suivante. Un matin, en allant à son bureau, Roland acheta, presque sans y songer, un de ces petits journaux qui ont la spécialité des faits divers à sensation. A la première page, on lisait l'entrefilet suivant:

Nous donnions avant-hier la liste des numéros favorisés de la Loterie Beylicale. Le 723,506, qui a gagné le gros lot de trois cent mille francs, appartient à une "brave femme" de Fontenay-sous-Bois, Mme veuve Tronchet. Malheureusement, elle est atteinte d'un rhumatisme articulaire qui la condamne à l'immobilité. Elle n'a pu encore présenter le précieux billet à la Banque de France où les fonds sont déposés.

Ces lignes frappèrent Roland. Pourquoi ne pas profiter du hasard? Le lendemain M. Montfranchet se présentait dans le bureau de la loterie, et acquiesça la preuve officielle que le journal ne mentait pas. Alors, il attendit patiemment le dimanche. Ce jour-là, il était libre, libre de son temps et de ses actes. Il partit pour Fontenay par un des premiers trains, et vers dix heures, frappa à la porte de Mme veuve Tronchet. En effet, âgée et infirme, cette femme ne pouvait quitter le lit où la clou-

aient d'atroces douleurs. Roland trouva en face d'une de ces paysannes craintives et rusées qui redoutent leur prochain et se méfient des inconnus.

— Madame, dit-il, je suis envoyé par le directeur de la Loterie Beylicale pour vérifier si c'est bien à vous qu'est échu le numéro 723,506.

Mme Tronchet voyait des vagues, surtout d'puis qu'elle se savait en possession d'une fortune. Elle n'eût-elle pas rêvé, regardant cet étranger avec une terreur imbécile. Roland n'était pas homme à se troubler pour si peu. Il continua tranquillement:

— Nous avons appris que vous ne pouvez venir toucher vous-même la somme qui vous est due. Je vous l'apporte.

Et, en parlant, il tirait de sa poche un portefeuille gonflé de billets de mille francs. La vieille femme ouvrait des yeux stupides, lement grisée par la vue de ces trois cents bank-notes étalées devant elle. Sa méfiance s'en allait; elle avançait des doigts tremblants qui osaient à peine effleurer ces précieux papiers. Elle murmura: — A moi... à moi, tout cela? — L'instinct de la propriété repri le dessus. Elle voulut compter et recompter trois fois de suite les billets de banque et ne remit à Roland le numéro favorisé qu'avec une sorte d'appréhension vague.

Une heure après, le jeune homme reparaît à Paris. Enfin! Il pourrait jouir en plein soleil, à la face du jour, de cet argent qu'il eût fouaillé au fond d'une cachette! Ne pourrait-il pas maintenant fournir une explication très naturelle? Un billet de loterie, acheté par hasard, gagne le gros lot; c'est un fait commun, mais vraisemblable. Le même journal qui annonçait quelques jours plus tôt l'heureuse fortune échue à Mme Tronchet fait maintenant cette première fois, et tout serait dit. Des trois cents mille francs remboursés par la loterie, Roland traiterait deux parts: l'une pour sa sœur, l'autre pour lui. Avec six mille francs de rente et les appointements de son mari, Alice serait parfaitement heureuse. Quand à lui, Roland, il spéculerait pour son compte, appuyé sur un capital de deux cent cinquante mille francs. Tous ces rêves purlaient son cerveau sur excité. Dans la vie, il ne voyait plus que l'argent. Il avait tellement exercé sa misère et maudit le destin, qu'il était sorti de la lutte transformé. Maintenant il avait autant de foi dans son étoile que jadis il éprouvait de méfiance. Désormais, que lui importait-il pour réussir? Rien. Scrupules, honnêteté, conscience, tout cela gisait dans un coin, au fond d'un cimetière d'Amérique, sous la pierre tombale où Mrs R. adish dormait le dernier sommeil. Plus de gêne, plus de frein, plus d'hésitation mesquines. Roland voulait aller loin et monter haut. Pourquoi ne serait-il pas lui-même, un de ces heureux, un de ces puissants de ce monde, un de ceux qui menent la société à coups de millions? Il avait livré la fortune à un combat acharné. Tant pis pour cette femme! Ah! Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland.

— Madame, dit-il, je suis envoyé par le directeur de la Loterie Beylicale pour vérifier si c'est bien à vous qu'est échu le numéro 723,506.

Mme Tronchet voyait des vagues, surtout d'puis qu'elle se savait en possession d'une fortune. Elle n'eût-elle pas rêvé, regardant cet étranger avec une terreur imbécile. Roland n'était pas homme à se troubler pour si peu. Il continua tranquillement:

— Nous avons appris que vous ne pouvez venir toucher vous-même la somme qui vous est due. Je vous l'apporte.

Et, en parlant, il tirait de sa poche un portefeuille gonflé de billets de mille francs. La vieille femme ouvrait des yeux stupides, lement grisée par la vue de ces trois cents bank-notes étalées devant elle. Sa méfiance s'en allait; elle avançait des doigts tremblants qui osaient à peine effleurer ces précieux papiers. Elle murmura: — A moi... à moi, tout cela? — L'instinct de la propriété repri le dessus. Elle voulut compter et recompter trois fois de suite les billets de banque et ne remit à Roland le numéro favorisé qu'avec une sorte d'appréhension vague.

Une heure après, le jeune homme reparaît à Paris. Enfin! Il pourrait jouir en plein soleil, à la face du jour, de cet argent qu'il eût fouaillé au fond d'une cachette! Ne pourrait-il pas maintenant fournir une explication très naturelle? Un billet de loterie, acheté par hasard, gagne le gros lot; c'est un fait commun, mais vraisemblable. Le même journal qui annonçait quelques jours plus tôt l'heureuse fortune échue à Mme Tronchet fait maintenant cette première fois, et tout serait dit. Des trois cents mille francs remboursés par la loterie, Roland traiterait deux parts: l'une pour sa sœur, l'autre pour lui. Avec six mille francs de rente et les appointements de son mari, Alice serait parfaitement heureuse. Quand à lui, Roland, il spéculerait pour son compte, appuyé sur un capital de deux cent cinquante mille francs. Tous ces rêves purlaient son cerveau sur excité. Dans la vie, il ne voyait plus que l'argent. Il avait tellement exercé sa misère et maudit le destin, qu'il était sorti de la lutte transformé. Maintenant il avait autant de foi dans son étoile que jadis il éprouvait de méfiance. Désormais, que lui importait-il pour réussir? Rien. Scrupules, honnêteté, conscience, tout cela gisait dans un coin, au fond d'un cimetière d'Amérique, sous la pierre tombale où Mrs R. adish dormait le dernier sommeil. Plus de gêne, plus de frein, plus d'hésitation mesquines. Roland voulait aller loin et monter haut. Pourquoi ne serait-il pas lui-même, un de ces heureux, un de ces puissants de ce monde, un de ceux qui menent la société à coups de millions? Il avait livré la fortune à un combat acharné. Tant pis pour cette femme! Ah! Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland.

— Madame, dit-il, je suis envoyé par le directeur de la Loterie Beylicale pour vérifier si c'est bien à vous qu'est échu le numéro 723,506.

Mme Tronchet voyait des vagues, surtout d'puis qu'elle se savait en possession d'une fortune. Elle n'eût-elle pas rêvé, regardant cet étranger avec une terreur imbécile. Roland n'était pas homme à se troubler pour si peu. Il continua tranquillement:

— Nous avons appris que vous ne pouvez venir toucher vous-même la somme qui vous est due. Je vous l'apporte.

Et, en parlant, il tirait de sa poche un portefeuille gonflé de billets de mille francs. La vieille femme ouvrait des yeux stupides, lement grisée par la vue de ces trois cents bank-notes étalées devant elle. Sa méfiance s'en allait; elle avançait des doigts tremblants qui osaient à peine effleurer ces précieux papiers. Elle murmura: — A moi... à moi, tout cela? — L'instinct de la propriété repri le dessus. Elle voulut compter et recompter trois fois de suite les billets de banque et ne remit à Roland le numéro favorisé qu'avec une sorte d'appréhension vague.

Une heure après, le jeune homme reparaît à Paris. Enfin! Il pourrait jouir en plein soleil, à la face du jour, de cet argent qu'il eût fouaillé au fond d'une cachette! Ne pourrait-il pas maintenant fournir une explication très naturelle? Un billet de loterie, acheté par hasard, gagne le gros lot; c'est un fait commun, mais vraisemblable. Le même journal qui annonçait quelques jours plus tôt l'heureuse fortune échue à Mme Tronchet fait maintenant cette première fois, et tout serait dit. Des trois cents mille francs remboursés par la loterie, Roland traiterait deux parts: l'une pour sa sœur, l'autre pour lui. Avec six mille francs de rente et les appointements de son mari, Alice serait parfaitement heureuse. Quand à lui, Roland, il spéculerait pour son compte, appuyé sur un capital de deux cent cinquante mille francs. Tous ces rêves purlaient son cerveau sur excité. Dans la vie, il ne voyait plus que l'argent. Il avait tellement exercé sa misère et maudit le destin, qu'il était sorti de la lutte transformé. Maintenant il avait autant de foi dans son étoile que jadis il éprouvait de méfiance. Désormais, que lui importait-il pour réussir? Rien. Scrupules, honnêteté, conscience, tout cela gisait dans un coin, au fond d'un cimetière d'Amérique, sous la pierre tombale où Mrs R. adish dormait le dernier sommeil. Plus de gêne, plus de frein, plus d'hésitation mesquines. Roland voulait aller loin et monter haut. Pourquoi ne serait-il pas lui-même, un de ces heureux, un de ces puissants de ce monde, un de ceux qui menent la société à coups de millions? Il avait livré la fortune à un combat acharné. Tant pis pour cette femme! Ah! Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland.

— Madame, dit-il, je suis envoyé par le directeur de la Loterie Beylicale pour vérifier si c'est bien à vous qu'est échu le numéro 723,506.

Mme Tronchet voyait des vagues, surtout d'puis qu'elle se savait en possession d'une fortune. Elle n'eût-elle pas rêvé, regardant cet étranger avec une terreur imbécile. Roland n'était pas homme à se troubler pour si peu. Il continua tranquillement:

— Nous avons appris que vous ne pouvez venir toucher vous-même la somme qui vous est due. Je vous l'apporte.

Et, en parlant, il tirait de sa poche un portefeuille gonflé de billets de mille francs. La vieille femme ouvrait des yeux stupides, lement grisée par la vue de ces trois cents bank-notes étalées devant elle. Sa méfiance s'en allait; elle avançait des doigts tremblants qui osaient à peine effleurer ces précieux papiers. Elle murmura: — A moi... à moi, tout cela? — L'instinct de la propriété repri le dessus. Elle voulut compter et recompter trois fois de suite les billets de banque et ne remit à Roland le numéro favorisé qu'avec une sorte d'appréhension vague.

Une heure après, le jeune homme reparaît à Paris. Enfin! Il pourrait jouir en plein soleil, à la face du jour, de cet argent qu'il eût fouaillé au fond d'une cachette! Ne pourrait-il pas maintenant fournir une explication très naturelle? Un billet de loterie, acheté par hasard, gagne le gros lot; c'est un fait commun, mais vraisemblable. Le même journal qui annonçait quelques jours plus tôt l'heureuse fortune échue à Mme Tronchet fait maintenant cette première fois, et tout serait dit. Des trois cents mille francs remboursés par la loterie, Roland traiterait deux parts: l'une pour sa sœur, l'autre pour lui. Avec six mille francs de rente et les appointements de son mari, Alice serait parfaitement heureuse. Quand à lui, Roland, il spéculerait pour son compte, appuyé sur un capital de deux cent cinquante mille francs. Tous ces rêves purlaient son cerveau sur excité. Dans la vie, il ne voyait plus que l'argent. Il avait tellement exercé sa misère et maudit le destin, qu'il était sorti de la lutte transformé. Maintenant il avait autant de foi dans son étoile que jadis il éprouvait de méfiance. Désormais, que lui importait-il pour réussir? Rien. Scrupules, honnêteté, conscience, tout cela gisait dans un coin, au fond d'un cimetière d'Amérique, sous la pierre tombale où Mrs R. adish dormait le dernier sommeil. Plus de gêne, plus de frein, plus d'hésitation mesquines. Roland voulait aller loin et monter haut. Pourquoi ne serait-il pas lui-même, un de ces heureux, un de ces puissants de ce monde, un de ceux qui menent la société à coups de millions? Il avait livré la fortune à un combat acharné. Tant pis pour cette femme! Ah! Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland. Mlle Readish n'était pas Roland.

Bryson, Graham & Cie. SOIES et ETOFFES a ROBES

Nous avons tous toujours dit qu'aux numéros 146 à 154 rue Sparks étaient la CENTRE à OTTAWA pour les Soies et les Etoffe a robes. On en trouve la preuve, dans les marchandises et les prix qui sont clairement marqués. Il se peut que vous doutiez des prix. Pas besoin; ils sont exactement ce que nous désirons qu'ils soient. Voici ce qui en est:

29 Pièces de soies surah Noires pour Robes offerte comme bargain à 1.00 la verge dans le Magasin de Haut prix; chez Bryson, Graham & Co le prix de 75 cents seulement.

Justement arrivé et mis en stock une autre Caisse de soies Merveilleuse de Eiche Coulour pour Robes, prix régulier 80 cents; chez Bryson, Graham & Co seulement 50 cents.

Une autre petite cargaison de soies Noire Gros Grains à 1.75. C'est la Pure soie Gros Grains de Bonet et elle se trouve vendue exactement 1.00 andessous de sa valeur.

Un peu d'argente fait double besogne en fait D'achat d'Etoffes à Robes Noires et de couleur Cashmires, Henriettes Manteaux Jersey et Chau-nettes.

Justement reçu des manufactures à un prix tel. Qu'il y perdent un stock immense le Gants de kid et de sans Vêtements de Dames; ils sont en ce moment offerts à des prix qu'on ne peut obtenir ailleurs.

Bryson, Graham & Cie. 146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks. 35 RUE O'CONNOR.

JONG D'OR SOLIDE. 35c. pour un jong valant \$2. On ne peut fabriquer d'une composition plus parfaite, plus résistante, plus durable que celle-ci.

Mrs. Wilson's MYSTIC PILLS. Ce médicament est le plus efficace pour guérir les maux de tête, les migraines, les coliques, l'asthme, l'empyème, la goutte, le rhumatisme, la sciatique et les douleurs en général.

Solution d'Antipyrine de TROUETTE. Migraines, Maux de Tête, Névralgies, Coliques, Asthme, Empyème, Goutte, Rhumatisme, Sciatique et DOULEURS en général.

Avis aux Consommateurs. Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND. 207, rue St-Honoré, à PARIS.

LES HOMMEURS NÉCESSAIRES QUI EMPLOIENT LA SOLUTION PAUTAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CRÉOSOTÉ.

THE GUTTA PERCHA & RUBBER CO. OF TORONTO. BELTING, PACKING, HOSE, CLOTHING.

Guide du Bureau de Poste d'Ottawa. Arrivée et Départ des Mails.

Table with columns: MAILES, Fermeture, ARRIVÉE. Lists arrival and departure times for various routes including Montreal, Toronto, and New York.

Les lettres destinées à l'enregistrement doivent être mises à la poste 15 minutes avant la clôture des mails précédents.

LINIMENT GÉNEAU. 35 ANS DE SUCCÈS. Ce liniment remplace le FEU sans douleur ni chute de poil.

SLAND HOME Stock Farm. IMPORTED PERCHERON HORSES. All stock selected from the best of stock and bred for established reputation and registered in the French and American stud books.

PARFUMS ESS-ORIZA SOLIDIFIÉS. PRÉSENTÉS SOUS FORME DE CRÈMES (12 ODEURS DÉLICIEUSES). Il suffit de frotter légèrement les objets pour les parfumer.

Publie par ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien de S Un An en Ville... \$ Un An par la Poste... \$ 12eme. ANNEE Le Prince Nap EXTRAITS DES MEM INÉDITS DE GEOR THIEBAUD (Suite) LA JOURNÉE A PRANGE Les journées à Prange sont peu fatigantes, surtout où la beauté imposante du parait dans les brames qui vent du lac Léman et les brouillards qui enveloppent montagnes. La demeure n'est plus ce beau domaine gins qui fut au roi Jo mocelement survenu n'a propriétaire actuel qu'une l'ancien parc, au milieu du fait construire une élégantation et que traverse une tourmente et torrentueux heures, qu'on appelle la touse. Le petit estuaire de rent, tributaire du lac, sem mise nautique aux canots la et d'embarcadere pour promenades.

Le prince se lève de tr matin et se jette, dès son l'été dans la rivière, en hi sa baigroire d'eau glacée. heures, il a fait son courri du aux lettres de la veill ses ordres pour la journée rapport, comme un colono tendants et gens de servic fait, l'hôte du prince est à s'or d'entendre frapper à la sa chambre. C'est Théod dèle serviteur mort depuis le du prince, lors d'un d dans la mer du Nord, de la Henriette, qui vient dire qu ce vous attend dans son Et l'on descend cause... jusqu'à onze heures du so les trois intervalles de la pour le déjeuner, du cou trois heures et de la toilet diner.

Le déjeuner est très ra menu se ressent du régime taire imposé par la santé de de la maison, qui mange et qui n'attend guère. Un de ses familiers qui, le pri un peu trop tôt, quitta la lui faire cette irrévérence suivre au salon avec sou dessert.

Le mauvais plaisant s'ex ce vers de l'art de l'écrie propre: Vous m'avez d'un tel pas qu'on par un de ces brocards dont qu'il n'est point avare, et lui font pas toujours des a

Après le déjeuner, le pr quelque temps qu'il passe, sa main des frindies a maigriques chiens du Mo Bernard qui circulent, att en haut à de longues lais la cour des écuries. Un c aux ateliers de scierie, de de menuiserie installés communs; une pointe i vers la fosse à fumier pou méthodiquement le papier tenait les reliés distribu chens; puis, en route dan sur les bords de la Prom pour s'assurer qu'elle a et n'a point détérioré les les vannes ou les ponceau ques par quelque crue ou quelque caprice d'imé tour après aux vastes serr de quelquefois une incur monticule gazonnée, au som quel est érigée, en costum la statue de Napoléon, m de la Confédération helvé Toutes ces allées et venu les péandres du parc au en exaustant toujours et en à tout instant pour ponctue versation, finissent par fai bons k.lombres et par gag heures. Le courrier arriv Lettres, journaux, livres, nouveaux sont extraits d'u che à deux clics, dont l'au mains du prince et l'au mains du receveur des po Lyon. Chacun se retire pour déposer son courr courir les gazettes, faire a de nouvelles et de souve voyés.